

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## 2. *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* de Gilles Pellerin (Éditions Asticou)

Gilles Cossette

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [2. *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* de Gilles Pellerin (Éditions Asticou)]. *Lettres québécoises*, (27), 29–30.

## 2. Les sporadiques aventures de Guillaume Untel de Gilles Pellerin (Éditions Asticou)

Ce titre est trompeur à plus d'un titre. D'abord le prénom Guillaume vient, paraît-il, du verbe *guiller*, en vieux français, qui signifie *tromper* ; or il y a beaucoup de gens bernés dans *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel*. D'autre part on n'y trouve pas le moindre Guillaume Untel. Il y a, en revanche, beaucoup de gens qui prennent l'autobus. J'ai moi-même lu la première partie du recueil, *Dodécagonale : a piacere*, en autobus, entre Montréal et Québec. Il s'agit justement de variations sur le thème du voyage en autobus. Comme Ravel dans le célèbre *Boléro*, plus que jamais propice aux transports collectifs, Gilles Pellerin procède à la répétition incantatoire d'un même motif, en modifiant à chaque fois son « orchestration ». L'effet est envoûtant, surtout en autobus. Les titres de ces textes témoignent d'ailleurs des préoccupations musicales de Gilles Pellerin : *Fugue à une voix*, *Solo à deux voix*, *Pavane*, *Point d'orgue*, *Coda* . . .

Ces variations correspondent à un va-et-vient, qui persiste dans le reste du recueil, entre *ici-bas* et *là-bas*, entre la réalité et l'Idéal. D'où l'importance du thème du voyage en autobus, à la fois image du quotidien pénible et d'une progression vers l'Idéal. En voici les premières mesures, répétées dix fois dans le premier tiers du recueil : un voyageur, gelé, attend l'autobus, l'hiver ; il sent sa misère (on pense à ce thème chez André Major) ; l'autobus arrive enfin ; le voyageur voit mal à cause de ses lunettes embuées ; il ne trouve pas son argent, ne voit pas le réceptacle où le déposer ; puis il cherche une place en titubant . . .



Photo : Athé

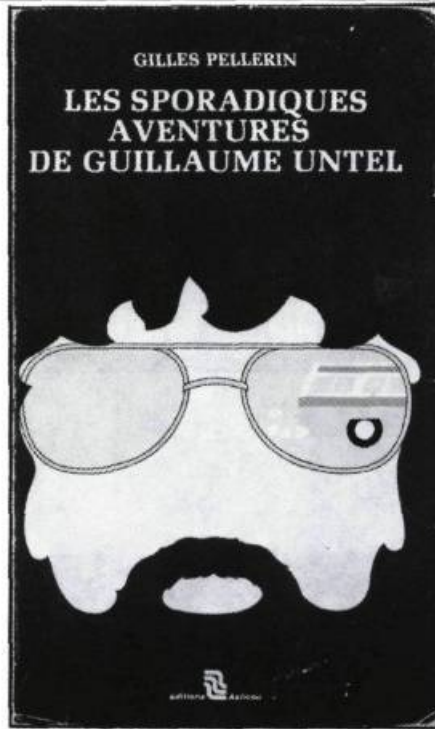
Dans les deux sections qui suivent, *Scherzo : les mystères insolubles* (sic) et *Finale*, Gilles Pellerin reparle d'*ici-bas*, avec une compassion souvent cachée par d'amères pitreries, en créant toute une galerie de personnages naïfs, timorés, obscurs, pauvres, déçus, exploités, trompés, bafoués, aliénés, qui n'arrivent jamais *là-bas*. *Là-bas*, c'est le monde de l'Idéal, de l'esprit, de l'Art, de la culture, incarné par l'Europe, et surtout par la France ; celle de Louis XIV et de Watteau d'abord ; l'une des premières variations sur le thème du voyage en autobus s'intitule *L'embarquement pour Cythère*. Mais aussi la France à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, celle de Ravel, de Fauré, de Strauss de *Salomé*, de Verlaine, de Jean Lorrain et de Joris-Karl Huysmans. On peut parler ici de *nostalgie*, au sens courant du terme, mais aussi au sens où Camus l'entendait.

Certains personnages n'ont jamais accès à ce monde et Pellerin parle d'eux avec gravité et respect. Mais pour parler de ceux qui, comme Pierre-Auguste Viladan, l'ont déjà découvert, il se fait badin, persifleur, et verse volontiers dans le burlesque. L'aventure de Viladan illustre la transformation du réel par les prestiges de l'Art. Le jeune peintre québécois va s'installer à Paris, à la recherche d'une « soeur affective » ou d'un « frère électif », espérant connaître une expérience artistique décisive. Il est déçu et revient à Québec. Il a cependant découvert l'art de Gustave Moreau et en particulier la *Salomé*, « phénix adorable » au « lactescent épiderme », qu'il idolâtrait.

C'est la raison pour laquelle il entre un jour, attiré par le nom de *Salomé* sur une affiche, dans un minable cabaret local. Cette *Salomé* est une effeuilleuse quelconque, mais Viladan la pare, dans son imagination, de toutes les splendeurs qu'il a admirées dans les dessins de Moreau. Son enthousiasme est contagieux et *Salomé* connaît un succès extraordinaire. Il devient son amant, son mentor, elle fait une longue carrière et crée une tradition : d'autres *Salomé* la remplacent. Ainsi la réalité d'*ici-bas* est transformée par l'Art de *là-bas*. Dans *Sanguine*, toutefois, l'artiste est un fumiste dément, criminel. Il se moque de la jeune femme qu'il prétend immortaliser par l'Art ; elle tombe naïvement dans son piège sadique : c'est avec un scalpel qu'il exerce son « art », après l'avoir ligotée.

Le thème de l'homme ordinaire, utilisé, comme sujet, par un « artiste » cynique, est repris dans *Ce soir à l'opéra* où un pauvre quidam, timide et secret, se retrouve bien malgré lui sur scène, violemment éclairé par un projecteur qui le suit sans pitié. La foule, inconsciente, bêtifie et se gargarise de clichés pendant que le « héros » est mortellement blessé par une voiture qui faisait partie du décor. L'Art est aussi contesté dans *Quelque part chaque nuit* : pendant que Paul, la nuit, écoute un disque, casque sur les oreilles, sa femme, dans la rue, tout près, est poursuivie par un automobiliste, puis violée. Lorsqu'elle rentre, Paul ne remarque même pas, absorbé par la musique, que sa femme pleure et que sa robe est déchirée.

Le morceau de bravoure de ce recueil est la dernière nouvelle, *L'homme qui voulait vieillir*. De la dérision, Gilles Pellerin passe à la déférence et à une discrète indignation. Il reprend d'abord le motif répété dans les premières nouvelles et abandonné par la suite : « L'autobus de minuit est arrivé. Enfin, il était temps, Lionel Bellemare était gelé. Il lui semblait qu'il aurait été incapable d'arracher ses pieds fatigués de la neige si l'attente s'était prolongée. » (p. 153) Le voyageur n'est plus un jeune homme, comme dans *Dodécagonale : a piacere*. C'est un vieil ouvrier de l'industrie du papier, il a soixante-quatre ans, il attend, impatiemment, sa retraite. Il a travaillé, pendant des décennies, pour la même compagnie et se voit houspillé par de jeunes contre-maîtres ambitieux. Il a connu le chômage, l'insécurité, il a été mal payé, il a eu de longues heures de travail, dans des conditions pénibles, et des vacances trop courtes et trop rares. Il n'a pas, lui, fait le voyage en France dont il rêvait pourtant. Et il a eu peur : « Un homme a toujours une raison de plus d'en donner : la peur. Peur de se faire engueuler, peur de perdre sa job, peur de ne plus pouvoir gagner sa vie. » (p. 155)



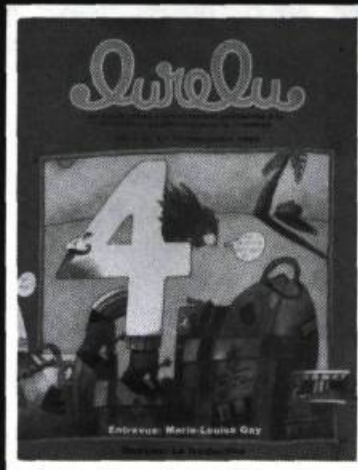
Ce vieux papetier est si vivant, sa lassitude et son amertume sont si vraisemblables qu'on se surprend, en lisant *L'homme qui voulait vieillir*, à jeter un coup d'oeil entre les lignes, à regarder, non sans quelque malaise, le papier blanc sur lequel elles sont imprimées. Et on pense à tous les travailleurs, en commençant par le bûcheron, qui ai-

dent l'écrivain à atteindre le lecteur. On voit mieux, alors, la beauté d'un « texte » précédent, intitulé *Trop longue histoire de la vérité*. Il s'agit d'une page blanche, aussi blanche que la pâle Salomé, que cette fameuse page blanche à propos de laquelle on a tant péroré, avant de songer à l'obscur lauréat de ceux qui l'ont créée.

Comme Anne Dandurand, qui termine *La louve garou* en rendant hommage, avec les mots d'une femme, d'un écrivain, à la beauté d'un « homme de papier », Gilles Pellerin célèbre un vieux travailleur, humble et indispensable papetier, « homme de papier » lui aussi. Quel beau sujet, pour un jeune écrivain ! Il me fait penser à ce tableau, accroché au Metropolitan Museum, où Rosa Bonheur montre de superbes charretiers, maîtrisant des chevaux emballés. Quel beau sujet pour une artiste, pour une femme ! Quels beaux sujets . . . □

1. Barthes, Roland. *Le plaisir du texte*, Paris, Éditions du seuil, Collection Tel Quel, 1973, p. 13.

**La seule revue  
exclusivement  
consacrée à  
la littérature  
québécoise  
pour la jeunesse**



- Des critiques de livres.
- Des dossiers sur la lecture, la littérature.
- Des entrevues avec des auteurs et des illustrateurs de chez nous.
- Des chroniques régulières.

**Lurelu**

Lurelu c.p. 446  
succ. De Iorimier  
Montréal H2H 2N7

Trois numéros par année — 5\$  
**Abonnez-vous dès aujourd'hui**

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Code postal.....